

LA CONSTITUTION DE COLLECTIONS ET L'ENSEIGNEMENT CLASSIQUE AU QUÉBEC : LE CAS DU MUSÉE DU SÉMINAIRE DE SHERBROOKE¹

Sylvie Pelletier

Muséologue, Montréal

Lorsque l'on se penche sur l'histoire des musées au Québec, on ne peut s'empêcher de constater l'importance des musées de collèges classiques dans la seconde moitié du XIX^e siècle. En effet, à cette époque, on voit naître et se développer des collections dans la majorité de ces établissements d'enseignement. Pour tenter de cerner la spécificité de ces musées, leur raison d'être ainsi que le contexte dans lequel ils sont apparus, nous nous proposons dans cet article d'en étudier un exemple, soit le musée du Séminaire de Sherbrooke. Nous présenterons d'abord un court historique de l'institution pour ensuite aborder la question du rapport des collections à l'enseignement. Enfin, nous traiterons d'une utilisation des collections qui déborde le cadre de l'enseignement classique et qui met en valeur l'aspect régional du musée. Mais avant tout, il importe d'expliquer brièvement la raison de l'émergence de ce type de musée.²

Pour comprendre la présence de collections dans l'ensemble des collèges classiques, il faut saisir le rôle de chef de file joué par le Séminaire de Québec. Cette institution est considérée comme "...la maison mère d'où sont partis tous les mouvements ou modifications durant deux siècles."³ Entre autres, c'est la faculté des arts de l'Université Laval (fondée par le Séminaire en 1852) qui avait la responsabilité de préparer les examens du baccalauréat ès art couronnant le cours classique. Autour de 1880, la majorité des collèges sont affiliés à l'Université Laval et doivent donc soumettre leur clientèle à ces examens. Il va sans dire qu'ils avaient tout intérêt à adopter le programme d'études proposé par le Séminaire de Québec ainsi que les moyens pédagogiques employés par celui-ci. Un de ces moyens était la constitution de collections, particulièrement dans le domaine des sciences. En effet, dès la fondation de l'Université, le Séminaire met sur pied des musées de

botanique, de minéralogie et de zoologie ainsi qu'un important cabinet de physique.⁴ À ce propos, il faut souligner que l'utilisation des collections était déjà largement répandue dans les universités et collèges d'Europe et des États-Unis. Ce phénomène est lié à l'introduction des sciences expérimentales dans l'enseignement, sciences qui accordent une importance primordiale à l'observation, donc au potentiel pédagogique des objets.⁵ Le Séminaire de Sherbrooke, comme la plupart des maisons d'enseignement classique, a suivi ce mouvement instauré ici par le Séminaire de Québec.

Nous avons identifié cinq moments caractéristiques dans l'histoire du musée du Séminaire de Sherbrooke. Il s'agit des origines du musée (1879–1893), du musée sous Pierre-Achille Bégin et Charles-Joseph Roy (1893–1900), de l'époque de Léon Marcotte (1900–1964), de la fermeture du musée (1964–1973) et du nouveau musée du Séminaire, le musée du Séminaire de Sherbrooke inc. (1973 à aujourd'hui). Puisque nous nous intéressons au développement des collections dans le contexte de l'enseignement classique, nous mettrons l'accent sur les trois premières périodes.⁶

Les origines du musée (1879–1893)

Le Séminaire de Sherbrooke est fondé en 1875 et s'affilie à l'Université Laval en 1878. L'année suivante, Pierre Girard, supérieur du Séminaire, écrit: "J'ai obtenu un bon nombre de spécimens de minéralogie du Bureau de l'arpentage du Canada."⁷ C'est la mention la plus ancienne que nous ayons trouvée concernant les collections. Deux ans plus tard, soit le 26 juillet 1881, on peut lire dans les *Chroniques du Séminaire* que les travaux à la tour sont terminés et que l'on a préparé une chambre pour recevoir les différentes collections. Au cours de la même année, le *Nota Bene* suivant paraît dans l'annuaire du Séminaire: "Le Séminaire acceptera avec reconnaissance manuscrits, livres, brochures, gravures, photographies, cartes, médailles, monnaies, oiseaux et autres animaux sauvages. C'est l'intention du Séminaire de faire un musée aussi complet que possible de tous les animaux qui habitent les forêts de nos cantons."⁸ Cette note sera modifiée en 1883 pour englober les trois règnes de la nature et paraîtra jusqu'en 1936.

Dès 1878, les livres de compte du Séminaire indiquent des dépenses relativement à l'augmentation des collections (oiseaux

préparés, épingles à collection, minéral, numismatique, etc.).⁹ Toutefois, ce sont les dons qui constituent le principal mode d'acquisition du musée. Selon les listes publiées dans les annuaires, il s'agit principalement de spécimens de sciences naturelles et de pièces numismatiques.¹⁰

Même si l'information sur les débuts du musée est limitée (notamment au sujet des acteurs), il apparaît que certains paramètres sont déjà établis relativement à son développement ultérieur. La tradition des donateurs est instituée et les deux lignes de force de la collection sont établies, soit les sciences naturelles et la numismatique, même si dans les faits des dons dans tous les domaines sont acceptés (ce qui sera également le cas au cours du XX^e siècle).

Au début des années 1880, l'idée du musée comprend donc un projet de développement d'une collection et l'aménagement d'un lieu. De plus, par la publication des listes de dons dans les annuaires, le Séminaire se dote d'un outil de promotion qui en est un du même coup de sollicitation.

L'apport de Pierre-Achille Bégin et de Charles-Joseph Roy (1893–1900)

La deuxième période du musée est marquée par la contribution de Pierre-Achille Bégin en sciences naturelles et par celle de Charles-Joseph Roy en numismatique. Pierre-Achille Bégin arrive au Séminaire de Sherbrooke en 1893 à titre de professeur de sciences et de mathématiques, fonction qu'il assumera jusqu'à son départ en 1924. Il occupait auparavant le même poste au Collège de Lévis où il était également responsable des collections.¹¹

Dès son arrivée à Sherbrooke, il fonde la Société d'histoire naturelle du Séminaire Saint-Charles Borromée dont le but consiste "...à propager et à vulgariser l'étude des sciences naturelles [et] en même temps, à augmenter le musée de [l'] *Alma Mater*."¹² La Société est composée en majorité d'étudiants provenant des classes de philosophie. Ils s'occupent de différentes sections (entomologie, conchyliologie, biologie, botanique ainsi que minéralogie et géologie) et deux d'entre eux sont nommés "curateurs" du musée. D'après les procès-verbaux, les membres contribuent à l'accroissement des collections et sont aussi concernés par la documentation accompagnant les spécimens.¹³ Les listes de dons publiées pendant l'existence de la Société (1893–1895) enregistrent effectivement une augmentation du

nombre de dons, la plupart provenant des membres et de Pierre-Achille Bégin.

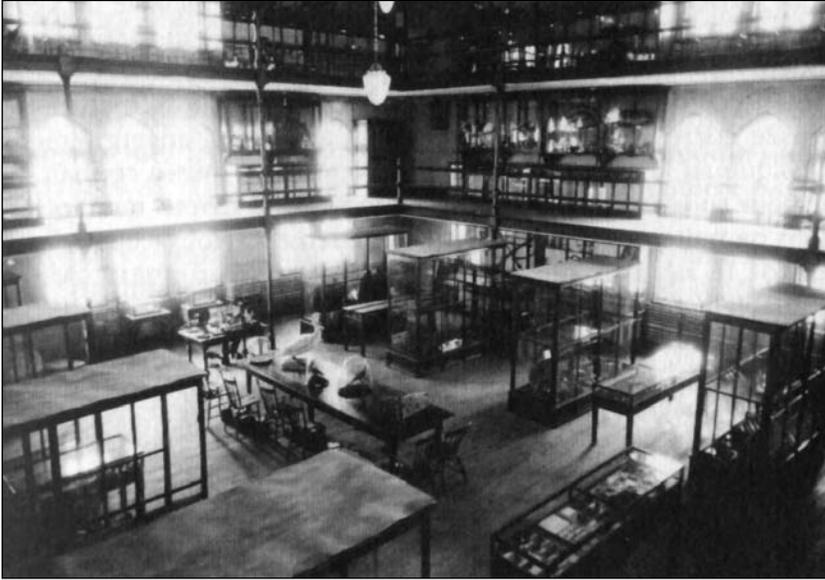
Au niveau de l'aménagement physique du musée, la seule indication que nous possédons pour cette période provient d'un texte de Léon Marcotte. Sa description donne une idée de la modestie des installations. "Je vois encore, en 1894, à mon arrivée comme élève, écrivait-il, l'appartement vitré, longeant un corridor, (avait-il 150 pds de surface, 15 sur 10?? pas plus certainement!) où l'on pouvait apercevoir quelques oiseaux montés, des meubles à tiroirs pour insectes et coquillages... etc...."¹⁴

Si brève que fut l'activité de Bégin et de la Société d'histoire naturelle,¹⁵ il s'agit d'un moment important dans le développement du musée. À la même époque, la collection de numismatique augmente également de façon remarquable sous l'impulsion de Charles-Joseph Roy. Durant son court séjour au Séminaire, soit de 1892 à 1896, il a formé un noyau de collection de 2 000 pièces. Après son départ, il continue à faire des dons régulièrement jusqu'à son décès en 1941 et la section numismatique demeurera importante tout au long de l'histoire du musée.¹⁶ L'époque de Bégin et de Roy se situe juste avant l'incendie de 1897 qui ravage le Séminaire. Cet incendie a-t-il détruit le musée? Selon certaines sources, il aurait endommagé une partie des collections seulement.¹⁷ Quoiqu'il en soit, en 1900, le musée emménage dans le nouvel édifice et c'est Léon Marcotte qui en prendra la direction.

L'expansion du musée sous Léon Marcotte (1900–1964)

Léon Marcotte entre au Séminaire en 1893 comme étudiant. En 1900, il fait ses études en théologie et est nommé professeur de versification, tâche qu'il assume jusqu'en 1919. Puis, il étudie avec le Frère Marie-Victorin et obtient sa licence de l'Université de Montréal en 1925. De 1921 à 1925 et de 1928 à 1934, il enseigne la chimie et de 1921 à 1950, les sciences naturelles. Bien qu'il ait commencé à s'occuper du musée vers 1900, ce n'est qu'en 1950 qu'il cesse d'enseigner pour s'y consacrer entièrement. Il en sera le conservateur pratiquement jusqu'à sa mort survenue en 1969.¹⁸

Entre 1900 et 1950, le musée se développe considérablement. En 1900, il est installé dans la tour centrale au 6^e étage du nouvel édifice. Ce lieu était prévu pour la bibliothèque, mais, comme il n'y avait pas d'ascenseur, ce sont les classes de physique, de chimie et les laboratoires qui s'y sont retrouvés. En conséquence,



Atrium du musée du Séminaire de Sherbrooke.

(Reproduction de la photo SPB 115.01, Archives du Séminaire de Sherbrooke)

deux galeries étaient disponibles (2 000 pieds) et on y a installé 12 vitrines. En 1920, ces classes déménagent et laissent 8 grandes vitrines et 3 000 pieds de superficie. Enfin, dans le cadre des fêtes du 75^e anniversaire du Séminaire (1950), les galeries sont agrandies et, en 1952, le musée dispose de 71 vitrines et de 7 000 pieds de surface. Marcotte décrit alors l'état de la collection dans ces termes: "...301 espèces d'oiseaux du Québec, sur 306 connues, bon nombre de mammifères, au-delà de 14 000 pièces de numismatique (monnaies et médailles), qqs centaines de minéraux, une foule de vieilles choses canadiennes, une vingtaine de tableaux et dessins originaux, dûment signés, qqs douzaine d'intéressantes gravures, la plupart canadiennes, etc."¹⁹

De 1900 à 1930, ce sont surtout les collections de numismatique et de sciences naturelles (en particulier l'ornithologie) qui prennent de l'ampleur. Comme le fait remarquer Denis Samson, c'est vers 1930 que la collection de philatélie se développe, bien qu'il y ait eu des dons en ce sens auparavant. A la même époque, les collections de patrimoine et de beaux-arts prennent également forme alors qu'"...une collection d'armes à feu anciennes, des souvenirs du vieux Sherbrooke et des objets religieux semblent avoir été réunis à la pièce au fil des donations."²⁰

Le musée ferme ses portes en 1964 suite à la maladie de Léon

Marcotte. L'importance de la contribution de ce dernier est indéniable. Pendant plus de cinquante ans, il a travaillé à la croissance du musée. La mort de Marcotte et la fermeture du musée correspondent également à la fin de l'enseignement classique au Québec. Depuis sa réouverture, le musée connaît en quelque sorte une deuxième vie. Comme nous l'avons mentionné, nous ne traiterons pas de cette période récente. Nous examinerons plutôt le rapport des collections à l'enseignement. Mais, préalablement, nous devons dégager le type d'enseignement qui était dispensé à l'époque au Séminaire. Nous porterons une attention particulière aux sciences puisque c'est surtout dans ce domaine que l'on faisait appel à l'utilisation de collections.

Nature de l'enseignement classique

Quel était le contenu du cours classique au Séminaire de Sherbrooke? Dans son historique de l'institution, Michel Couture écrit que l'enseignement dispensé correspond à celui des autres maisons d'enseignement classique.²¹ Ceci n'est pas surprenant dans la mesure où, comme nous l'avons déjà souligné, les collègues affiliés devaient tous se soumettre aux mêmes examens du baccalauréat préparés par l'Université Laval. Au Séminaire de Sherbrooke, comme ailleurs, le cours classique consiste en un enseignement secondaire à base de culture gréco-latine qui vise à donner à l'étudiant une culture générale. L'accent est mis sur le développement intégral de l'individu plutôt que sur la spécialisation. Même si l'on y offre un cours commercial, Couture rappelle que la raison d'être d'un séminaire sont d'abord les études classiques qui "...en donnant partout la préférence à la culture qualitative sur la culture quantitative, semblent éminemment adaptées à la formation des élites."²² Est-il besoin d'ajouter que cet enseignement est fortement empreint d'esprit religieux. En effet, on sait qu'alors l'éducation religieuse occupait une place centrale au sein de l'éducation canadienne-française.²³

Dans une telle conception de l'éducation, quelle est la place réservée aux sciences? À la fin du XIX^e siècle, sur les six années que dure le cours classique, les sciences ne sont au programme que dans les deux dernières. En philosophie junior, on enseigne les mathématiques (arithmétique, algèbre, géométrie, trigonométrie, astronomie) en plus de la philosophie. En philosophie sénior, les sciences enseignées sont la physique, la chimie, la minéralogie, la géologie, la botanique et la zoologie auxquelles s'ajoutent une revue des mathématiques.²⁴ Les sciences sont donc réservées

uniquement aux degrés supérieurs et répondent aux exigences des examens du baccalauréat.²⁵ Il faudra attendre longtemps pour les voir apparaître dans les autres classes. Sous la responsabilité de Marcotte, des leçons de sciences naturelles sont introduites dans les classes de syntaxe et de versification pour la première fois en 1932.²⁶

Selon les principes de l'enseignement classique, les sciences constituaient donc un complément à la formation générale de l'individu. Elles étaient aussi complémentaires à l'enseignement religieux. Loin de remettre en question les dogmes de la religion catholique ainsi que sa conception de l'Univers, elles contribuaient à les renforcer. Nous verrons plus loin comment.

La collection, un outil pédagogique

Après avoir défini la nature de l'enseignement classique, examinons maintenant le rapport des collections à cet enseignement. Dès 1885, dans un historique des dix premières années du Séminaire, il est écrit que les études dans cette institution "...se sont affermies et ont été rendues plus faciles par l'acquisition d'une bibliothèque relativement considérable, d'un cabinet complet de physique et de chimie, de musées géologique, botanique et zoologique..."²⁷ Le musée est alors reconnu comme un support à l'enseignement au même titre que la bibliothèque et les laboratoires. Mais de quelle façon les collections remplissaient-elles leur rôle éducatif? Comment étaient-elles utilisées et à quelles fins?

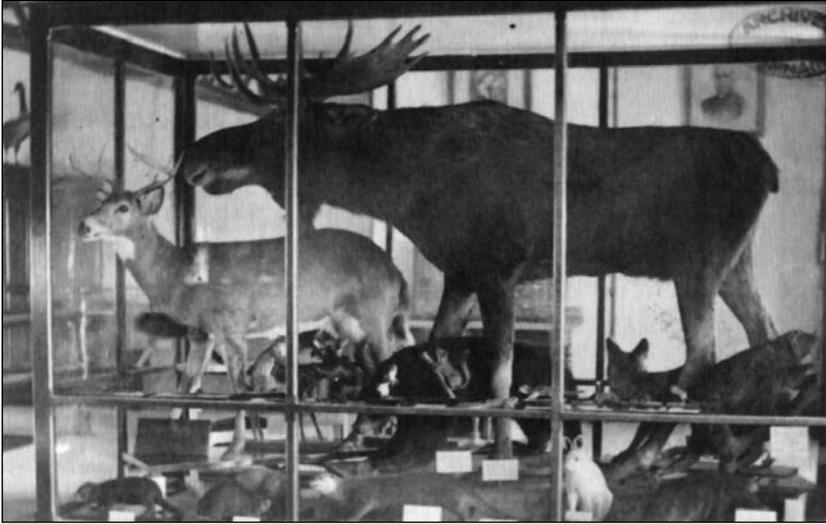
Les procès-verbaux de la Société d'histoire naturelle nous permettent de dégager une première modalité d'utilisation du musée à des fins éducatives. Avec la fondation de cette société, Pierre-Achille Bégin met sur pied une stratégie d'enseignement qui permet d'imbriquer la théorie et la pratique. Sur le plan théorique, les séances se résument à des exposés de Bégin. La première année est presque exclusivement consacrée à la présentation d'un tableau synoptique sur l'histoire naturelle. A l'aide de ce tableau, Bégin initie les étudiants à la taxinomie, c'est-à-dire à la science des lois de la classification des différentes espèces des trois règnes de la nature. Cette discipline était fondamentale pour la constitution de collections et pour l'étude des sciences naturelles à l'époque. Il donne également des recommandations sur la manière de chasser les mollusques et expose la façon de faire une collection. Au plan pratique, Bégin encourage les étudiants à contribuer au développement du musée et les incite à former une collection

personnelle. Avec un tel programme, on peut imaginer que les notions théoriques contribuaient à faciliter la pratique et réciproquement le fait de participer au développement du musée devait enrichir le bagage théorique des étudiants. Dans ce cas particulier, l'apprentissage ne se réalise pas uniquement par l'observation, mais également par une implication dans le processus de cueillette, de préparation et d'identification des spécimens.

Par ailleurs, il est à souligner que cette activité parascolaire n'échappe pas à l'influence de l'enseignement religieux. La science dont on parle contribue à la glorification de la grandeur de Dieu. Certains passages des procès-verbaux illustrent bien l'esprit religieux qui régnaient lors des séances: "Quelle complication, et cependant quel ordre! C'est bien dans l'étude de l'histoire naturelle que l'on peut se faire une idée de la toute-puissance de l'Architecte universel", et plus loin: "Bien insensé est celui qui ose affirmer que tout cet arrangement est le résultat des forces aveugles de la matière et plus insensé encore est celui qui pose le hasard [sic] comme auteur de tant de merveilles."²⁸ Dans ce cas-ci, l'étude des sciences naturelles et la constitution de collections renforcent l'image d'un ordre naturel immuable qui découle de l'ordre divin et participent à la vision d'un univers fixe, oeuvre de Dieu.

Enfin, on ne peut passer sous silence la parenté d'esprit entre Pierre-Achille Bégin et le célèbre naturaliste canadien-français Léon Provancher qui a eu une influence déterminante dans la multiplication des musées de collèges classiques.²⁹ Les idées de Provancher sur le musée et l'enseignement des sciences peuvent se résumer à ceci: tout établissement d'enseignement doit posséder son musée, enseigner les sciences d'une façon pratique et encourager les étudiants à monter des collections.³⁰ Bégin, qui avait des liens avec Provancher, a fort probablement subi l'influence de ce dernier.³¹

Il y a peu d'information sur l'aspect éducatif du musée pour la période qui suit la Société d'histoire naturelle. Sous Léon Marcotte, les listes publiées dans les annuaires indiquent que les étudiants participent par leurs dons au développement du musée. Cependant, il semble qu'ils soient moins actifs, moins impliqués dans le processus de constitution des collections. C'est en tout cas ce que laisse croire les objectifs pédagogiques du musée tels que formulés par Michel Couture en 1930. Il écrit que le musée a pour but de "Faire connaître les ressources industrielles, minières, et



*Vitrine avec animaux naturalisés – Musée du Séminaire de Sherbrooke.
(Reproduction de la photo SPA 3037.11, Archives du Séminaire de Sherbrooke)*

forestières de nos cantons; renseigner sur la faune et la flore de la province; présenter aux spécialistes une des plus précieuses collections de numismatique canadienne; éveiller surtout l'esprit des élèves, orienter leur jeune curiosité et ouvrir peut-être chez quelques-uns la perspective d'une vocation scientifique; enfin apprendre aux visiteurs les merveilleuses richesses de notre petite patrie, section intégrante du pays total..."³² En ce qui concerne les étudiants, Couture précise que ces objectifs se réalisent par une visite annuelle où ils font en groupe leur tour du musée. Et il poursuit: "C'est plus qu'une simple leçon de choses qu'ils reçoivent lorsque, l'esprit mis en éveil par les explications fournies, ils stationnent devant chacune des quarante-trois vitrines..."³³ D'après ce texte, il semble bien que c'est l'observation qui prime mais elle ne constitue pas la totalité de l'expérience pédagogique. L'observation est accompagnée d'un discours, et en ce sens on peut dire que les spécimens servent de support à celui-ci.

Encore ici l'apprentissage réalisé au musée n'est pas indépendant de l'enseignement religieux. Dans un autre texte de la même époque, il est mentionné que l'objet premier du musée est de faire connaître les ressources de la région, surtout que ces richesses ont généreusement été réparties dans la région par la Providence.³⁴ Tout comme pour Bégin, l'étude des sciences naturelles dans les années trente contribue à célébrer la gloire de

Dieu.

Enfin, l'importance du musée est étroitement liée à un aspect de l'enseignement classique, soit la formation générale. En 1929, on déclare que le musée trouve sa raison d'être dans le "...programme d'éducation et de formation générale poursuivi par le Séminaire."³⁵ Léon Marcotte partage le même point de vue. Selon lui, c'est la responsabilité d'un collège classique d'organiser un musée. Et il ajoute: "Le collège classique, on l'oublie trop, parfois, doit donner des "lueurs de tout", sans spécialisation particulière. La formation générale, voilà son but!"³⁶ C'est donc dans l'esprit d'une formation générale que se justifie le développement du musée dans le contexte de l'enseignement classique. Son objectif principal n'est pas de donner des notions approfondies dans un domaine particulier mais de montrer un peu de tout.

Le Musée du Séminaire de Sherbrooke, un musée régional

Pour terminer, nous aimerions aborder une thématique qui est ressortie lors de notre recherche, soit l'aspect régional du musée. Cette question fait son apparition dès les premières années. En effet, dès le départ, l'intention du Séminaire est de rassembler des spécimens des Cantons de l'Est. Cependant, c'est au début des années trente, c'est-à-dire au moment où le musée est ouvert au public, que l'aspect régional de l'institution prend de l'importance.³⁷ A partir de ce moment, c'est une idée que l'on retrouve à plusieurs reprises dans divers documents sur le musée et il semble que ce soit là un élément important dans sa définition.

Par exemple, en 1931, Michel Couture écrit dans son historique sur le Séminaire: "Ici, c'est l'idée de régionalisme qui a présidé à la constitution d'un musée local."³⁸ Et il oppose la notion de musée local aux grands musées d'Europe et des États-Unis qui ont la prétention de couvrir tous les domaines. Bien qu'il reconnaisse leur valeur éducationnelle, il croit que le projet moins "barnumesque" d'un musée régional est plus conforme aux fins éducatives du Séminaire. Dans un article paru dans *La Tribune* en 1930, on reprend à peu près les mêmes idées.³⁹ L'auteur y défend la cause d'un musée régional dont la force est de posséder des collections plus complètes et plus détaillées que celles des imposants musées des métropoles. Il affirme que ces collections sont plus éducatives parce qu'elles donnent une meilleure idée des ressources de la région et qu'elles sont plus accessibles à la masse. Léon Marcotte fait également l'éloge du musée régional et ce toujours en opposition aux grands musées "...fondés et entretenus

à très grands frais où des savants dans toutes les branches des connaissances humaines étalent luxueusement les plus admirables choses."⁴⁰

Ces quelques exemples montrent qu'au Séminaire, il y a une volonté de se démarquer par rapport aux grandes institutions. On est conscient que la problématique d'un musée comme celui de Sherbrooke est d'un autre ordre. Il n'est pas question de faire comme les grands musées, ni d'être à leur remorque: on veut être différent.

Mais dans les faits, qu'est-ce qui caractérise un musée régional? Qui dit musée régional sous-entend collection d'objets de la région. Lorsque l'on examine la nature des collections, on y trouve effectivement des spécimens et des objets de la région, mais pas exclusivement. En fait, dans l'esprit de l'enseignement classique, Léon Marcotte s'intéressait à tout et acceptait tout. Ainsi, les collections de sciences naturelles comprennent entre autres des spécimens de la région, mais également du Québec. On retrouve au musée des objets se rapportant à l'histoire de Sherbrooke, mais aussi des artefacts relatifs au patrimoine des Inuits et des Amérindiens du territoire québécois. De même, la collection des beaux-arts est composée d'oeuvres d'artistes de la région, mais pas uniquement.

Qui dit musée régional, dit aussi et surtout musée pour les habitants de la région. En ouvrant ses portes au grand public, le musée crée un lien avec la communauté. Pour ceux qui n'y étudiaient pas, le musée constituait un des seuls contacts avec le Séminaire. Il faut également mentionner que la majeure partie des dons proviennent des enseignants et des étudiants du Séminaire de même que de gens de la région. Ce fait contribue également à créer un lien avec la communauté.

Cet aspect régional montre une utilisation des collections qui déborde le cadre de l'enseignement classique pour s'adresser à un public plus vaste. Grâce à ses collections, le Séminaire fait connaître les ressources de la région et par là peut espérer développer chez le visiteur un sentiment de fierté, d'appartenance à ce territoire. Enfin, les collections sont un moyen pour le Séminaire de s'inscrire dans son milieu.

D'hier à aujourd'hui...

Aujourd'hui, les musées de collèges classiques tels qu'ils se sont développés depuis la seconde moitié du XIX^e siècle peuvent surprendre. Nous y découvrons souvent des collections hétéroclites, formées avec de modestes moyens, parfois entassées, parfois alignées dans des locaux la plupart du temps inadéquats. Si nous examinons ces musées avec nos critères muséologiques et muséographiques actuels, il y a de fortes chances pour que nous n'apprécions pas leur ordonnance, à moins que la nostalgie ne nous fasse regretter ces musées d'une autre époque. Pourtant, ce n'est que lorsque nous replaçons leur développement dans le contexte de l'enseignement classique qu'ils peuvent (re)prendre leur sens. Procéder de cette façon pour le musée du Séminaire de Sherbrooke nous a permis de découvrir plusieurs facettes de la fonction éducative des collections. En effet, nous avons constaté que les collections servaient comme support à l'enseignement des sciences naturelles, contribuaient à renforcer l'image d'un ordre naturel fixe découlant de l'ordre divin et étaient considérées comme un élément essentiel à la culture générale de l'individu. Nous avons également vu comment l'aspect régional des collections a été mis en valeur pour atteindre un public plus large. Nous espérons que cette mise en contexte a permis de faire mieux connaître ce mouvement des musées de collèges classiques, mouvement qui a marqué l'histoire de la muséologie québécoise.



ABSTRACT

Anyone who studies the history of Quebec museums cannot fail to be struck by the significance of the classical college museums in the latter half of the nineteenth century. The present article examines one such museum, that of the Séminaire de Sherbrooke, in an effort to pinpoint the specific nature of these museums, their *raison d'être*, and the context in which they arose. An account of the institution's history is first presented. The article next examines the evolution of the holdings in the context of classical education. Through this approach, we can identify several aspects of the collections' educational role: they supported the teaching of the natural sciences; they helped strengthen the image of a fixed natural order of things flowing from the divine order; and they were viewed as an essential component of the students' general educa-

tion. The last topic to be addressed, that of the museum's regional role, lies outside the context of classical education. The regional element was present right from the museum's founding and was an important feature of its self-definition. The article shows that this feature was promoted in order to draw a larger public to the museum. Taken together, these various perspectives on the museum of the Séminaire de Sherbrooke enable us to contextualize the evolution of its collections and, more broadly, contribute to a wider awareness of the movement of classical college museums, which influenced the history of Quebec museology.

NOTES

- 1 Cet article a fait l'objet d'une communication lors du 61^e congrès de l'ACFAS, tenu à Rimouski du 17 au 21 mai 1993. Il a été réalisé dans le cadre du projet *L'idée de musée au Québec, 1824–1988: la collection* dirigé par Jean Trudel et Louise Letocha. Ce projet était subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.
- 2 Pour une analyse détaillée du contexte de développement des collections, notamment en sciences naturelles, voir Raymond Duchesne et Paul Carle, "L'Ordre des choses: cabinets et musées d'histoire naturelle au Québec (1824–1900)", *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 44, no. 1 (été 1990), 3–30.
- 3 Claude Galarneau, *Les Collèges classiques au Canada français 1620–1970* (Montréal, Fides, 1978), 195.
- 4 L'histoire des musées de sciences et du cabinet de physique de l'Université Laval est étudiée dans Pascale Gagnon, *Sciences naturelles et muséologie au Canada français au XIX^e siècle: les musées de l'Université Laval de 1858 à 1988*, mémoire de maîtrise (Université du Québec à Montréal, 1989) et Paul Carle, *Le Cabinet de physique et l'enseignement des sciences au Canada français: le cas du Séminaire de Québec et de l'Université Laval entre 1663 et 1920*, thèse de doctorat (Université de Montréal, 1986).
- 5 Sur la question de l'introduction des sciences expérimentales dans l'enseignement, le lecteur peut consulter Stephen D'Irsay, "L'âge de l'Encyclopédie", *Histoire des universités françaises et étrangères* (Paris, Éditions Auguste Picard, 1935, tome 2), 105–143.
- 6 Parmi les textes qui brossent l'histoire du musée, mentionnons: "Le Musée du Ch. Léon Marcotte, un trésor pour les Sherbrookoïses", *La Tribune* (samedi, 25 octobre 1975), 16A–17A; Paul Gagnon, "...Et le musée?", *Le Borroméen*, vol. XLIV, no. 1 (mars 1976), 22–23; Charles Farrar, "Le Musée du Séminaire de

Sherbrooke une histoire qui mène au développement”, *De la science au musée* (Montréal, ACFAS, 1984. Cahiers de l’ACFAS 14), 28–35 et Denis Samson, *Le Musée du Séminaire de Sherbrooke*, document dactylographié (Université du Québec à Montréal, 1987). Nous avons complété ces sources par un dépouillement des documents relatifs au musée conservés aux Archives du Séminaire de Sherbrooke.

- 7 ASS (Archives du Séminaire de Sherbrooke): P22 Fonds Chroniques du Séminaire (1^{er} septembre 1879 – 24 juin 1887).
- 8 “Liste de dons faits à la bibliothèque du Séminaire”, *Annuaire du Séminaire St. Charles-Borromée, année académique 1880–81*, vol. I, no. 6 (1881), 34.
- 9 ASS: D3.1 Fonds Procure, sous-fonds Livres de compte et carnets de banque (1876–1884). Il est intéressant de noter que ces achats se font simultanément à des acquisitions pour le cabinet de chimie et de physique. Comme nous le mentionnions en introduction, le développement des collections n’est pas étranger à l’introduction des sciences expérimentales dans l’enseignement.
- 10 Parmi les dons pour cette période, mentionnons ceux de l’Université Laval (numismatique et ornithologie) et celui de Victor-Alphonse Huard du Séminaire de Chicoutimi (entomologie). Cependant, le personnel du Séminaire, les élèves ainsi que des particuliers de Sherbrooke et ses environs demeurent les principaux donateurs.
- 11 La carrière de Bégin est décrite dans Louis-C. O’Neil, “M. l’abbé Pierre-Achille Bégin un prêtre d’oeuvres”, *Types et caractères de chez-nous* (Sherbrooke, Apostolat de la Presse, 1954), 41–45. De son côté, Léon Provancher souligne le travail de Bégin au Collège de Lévis dans “Nos musées”, *Le Naturaliste canadien*, vol. XIX, no. 4 (octobre 1889), 76.
- 12 ASS: P112 Fonds Société d’histoire naturelle Séminaire Saint-Charles Borromée; procès-verbaux des séances (1893–1895).
- 13 En effet, les procès-verbaux rendent compte à quelques reprises de l’avancement des travaux au musée. Il y est également question de la fabrication des étiquettes et d’un registre pour inscrire le nom des donateurs et les renseignements relatifs aux spécimens.
- 14 ASS: P43 Fonds Léon Marcotte; texte de Marcotte sur le musée (6 septembre 1952).
- 15 Tout porte à croire que la Société s’est éteinte en 1895: la liste des membres cesse de paraître dans l’annuaire à partir de 1895–96, nous ne trouvons plus de procès-verbaux après cette date et, à partir de 1896, il n’y a plus de dons faits au musée par Bégin.

- 16 On retrouve des informations sur Roy et sa contribution au développement du musée dans Léon Marcotte, "Nécrologie Charles-Joseph Roy", *Annuaire du Séminaire St. Charles-Borromée 1941-42*, vol. XIII, no. 2 (1942), 352-355.
- 17 Gagnon, "...Et le musée?", 22.
- 18 "In Memoriam. Monsieur le chanoine Léon Marcotte 1882-1969", *Le Borroméen*, vol. XXXVIII, no. 3 (mars 1969), 1-5.
- 19 ASS: P43 Fonds Léon Marcotte; texte de Marcotte sur le musée (6 septembre 1952), 10.
- 20 Samson, *Le Musée du Séminaire de Sherbrooke*, 13.
- 21 Michel Couture, *Le Séminaire St-Charles-Borromée Sherbrooke. Historique* (Québec, L'Action sociale ltée, 1931).
- 22 *Ibid.*, 23.
- 23 Jean Antonelli Boislard souligne cet aspect de l'éducation canadienne-française dans *The History of Catholic Education in Sherbrooke. Province of Québec 1850-1914*, mémoire de maîtrise (Université Bishop, 1974).
- 24 *Prospectus du Séminaire St. Charles-Borromée* (Sherbrooke, Imprimerie du Séminaire St. Charles-Borromée, 1892), 18.
- 25 Lors du deuxième congrès des collègues (1890-1891), les sciences naturelles sont retirées des matières sujettes aux examens du baccalauréat. Comme l'écrivent Duchesne et Carle, "Chaque collègue pourra continuer d'enseigner l'histoire naturelle à sa convenance et faire passer ses propres examens auprès de ses étudiants" ("L'Ordre des choses", 22-23). Pour ce qui est de Sherbrooke, les sciences naturelles sont maintenues au programme après cette décision.
- 26 "Historique du Séminaire", *Guide des fonds et des collections des archives du Séminaire de Sherbrooke* (Sherbrooke, Service des archives du Séminaire de Sherbrooke, 1983), 9.
- 27 "Première décade du Séminaire Saint Charles-Borromée 1875 à 1885", *Annuaire du Séminaire St. Charles-Borromée, année académique 1885-86*, vol. II, no. 1 (1885), 49.
- 28 ASS: P112 Fonds Société d'histoire naturelle Séminaire Saint-Charles Borromée; procès-verbaux des séances (1893-1895).
- 29 Léon Provancher a publié plusieurs articles en faveur du développement des collections de sciences naturelles dans les maisons d'enseignement classique dans la revue *Le Naturaliste canadien*, dont il était le propriétaire et le rédacteur. De plus, Duchesne et Carle mentionnent qu'il entretenait une correspondance avec nombre de responsables de ces musées, dont Pierre-Achille Bégin ("L'Ordre des choses", 20).

- 30 Ces idées de Provancher sont formulées entre autres dans “Nos musées”, *Le Naturaliste canadien*, vol. XIX, no. 4 (octobre 1899), 73–77 et “Formez un musée”, *Le Naturaliste canadien*, vol. XIX, no. 5 (novembre 1889), 97–101.
- 31 Les procès-verbaux de la Société d’histoire naturelle nous apprennent effectivement que Provancher était un ami de Bégin
- 32 Couture, *Le Séminaire St-Charles-Borromée Sherbrooke. Historique*, 25 et 27.
- 33 *Ibid.*, 27.
- 34 “Le Musée du Séminaire Saint-Charles Borromée”, *La Tribune* (29 novembre 1930), non paginé.
- 35 *Ibid.*.
- 36 ASS: P43 Fonds Léon Marcotte; texte de Marcotte sur le musée (6 septembre 1952), 3.
- 37 On ne sait pas exactement à quel moment le musée ouvre ses portes au grand public, mais des articles de journaux portant sur le musée commencent à paraître à la fin des années vingt.
- 38 Couture, *Le Séminaire Saint-Charles-Borromée Sherbrooke. Historique*, 25.
- 39 “Le Musée du Séminaire Saint-Charles Borromée”, *La Tribune* (29 novembre 1930), non paginé.
- 40 ASS: P43 Fonds Léon Marcotte; texte de Marcotte sur le musée (6 septembre 1952), 4.